

MICA

Réalisé par **Ismael Ferroukhi (2021)**

Mardi 26 avril à 20h30

En présence d'Éva Sehet,
cheffe opératrice saumuroise

Avec *Mica*, Ismaël Ferroukhi a choisi de montrer la situation sociale du Maroc au travers de la découverte d'un tout nouvel univers mêlant tennis et classes aisées par un gamin venant d'une famille très pauvre. S'apparentant à un conte moderne, ce « feel good movie » ne manque pas, comme il se doit, d'exagérer la part de cruauté dans sa peinture de certains comportements tout en donnant une ouverture optimiste quant à l'avenir de Mica. Le film est très bien servi par la prestation de Zakaria Inan, l'interprète de Mica, et par celle de la lumineuse Sabrina Ouazani dans le rôle de Sophia.

<https://www.critique-film.fr/critique-mica/>



Quelle est l'histoire de Mica ?

Mica, c'est l'histoire d'un enfant pauvre au Maroc qui veut changer son destin. Il a le choix entre traverser la mer au risque de sa vie et tenter sa chance en Europe ou bien rester dans son pays et se battre pour s'en sortir. Mica est arraché de son milieu familial à la campagne pour travailler dans un club de tennis à Casablanca où il va se confronter brutalement à un monde qu'il ne connaissait pas. Forcé de subvenir aux besoins de sa famille, il va faire face aux humiliations et au mépris, sans se rebeller. Alors que son rêve de quitter le pays l'obsède de plus en plus, il fait une rencontre déterminante qui va peu à peu lui faire prendre conscience qu'il peut changer son destin dans son propre pays. Malgré les obstacles auxquels Mica est confronté, il va réaliser qu'il est possible de rêver d'une vie meilleure sans nécessairement avoir à fuir le pays.

Mica est un film sur l'enfance, une période qui hante vos films. Pourquoi ?

Chacun de mes films traite essentiellement des écarts culturels, de la transmission, et à travers cela de la complexité des relations humaines. Pour moi, l'enfance est à la fois l'innocence et l'apprentissage, mais aussi un moment où tous les rêves sont possibles. Faire un film sur l'enfance me permet de rester dans la légèreté même dans les situations les plus graves.

Pourquoi votre jeune héros, Mica, n'est nommé que par son surnom ?

En le surnommant Mica, on lui a retiré toute humanité, toute identité. Aux yeux de la société, il n'existe pas en tant qu'enfant. Ensuite j'ai choisi Mica, qui signifie « sac plastique » en arabe, parce que c'était l'objet le plus vendu par les enfants pauvres dans les souks, mais aussi parce que c'est polluant, et là encore, c'est un peu comme cela qu'on voit les enfants des rues dans les sociétés des pays à fortes disparités sociales que ce soit en Afrique du Nord ou ailleurs. C'est aussi ce qui constitue l'essentiel des déchets dans les océans, et les enfants qui tentent la traversée de la Méditerranée finissent malheureusement ainsi pour certains. La métaphore me paraissait évidente.

Quelle est la genèse de votre histoire ?

Il y a d'abord, lors d'un de mes voyages au Maroc, la rencontre d'un ramasseur de balles issu d'une famille pauvre, devenu entraîneur à Casablanca. Son histoire m'avait beaucoup marquée. Puis, il y a quelques années à Paris, tard dans la nuit, je tombe sur un groupe d'enfants de 10 à 15 ans, venus du Maroc, parlant mal le français. Après un échange un peu tendu et grâce à quelques cigarettes que j'avais en ma possession, ils ont fini par m'accepter. Très intrigué par leur présence à Paris, je les ai questionnés. Ils m'ont avoué pourquoi ils avaient quitté leurs pays et comment ils étaient venus en France, ce qu'ils avaient subi ici, et dans leurs pays d'origine. Mica est né de ces deux événements.

C'est une réalité terrible et très sombre, alors que Mica est un film solaire.

Tout en réalisant un récit ancré dans le réel, je voulais faire un film d'espoir. Je ne voulais pas faire un film misérabiliste et sans espoir. Je souhaitais faire un film humain, positif, ensoleillé et poétique, tout en étant ancré dans la réalité. Mica est un conte avec tout ce que cela comprend de ce genre, c'est-à-dire l'alliance de la cruauté sans esquivance avec la possibilité marquée de s'en sortir. Ce qui m'importe par-dessus tout, c'est que l'on prenne la mesure de la situation inhumaine de ces mineurs et que l'on puisse proposer une alternative.



Comment avez-vous trouvé Zakaria Inan qui joue le rôle de Mica ?

Le casting a été difficile. Je voulais trouver un enfant de condition sociale pauvre, et qui en même temps, sache jouer au tennis. C'était déjà quelque chose de contradictoire... J'ai fait tous les clubs de tennis de Casablanca. Comme je ne trouvais pas, j'ai élargi ma recherche à d'autres villes. Je commençais à désespérer, quand finalement j'ai rencontré Zakaria qui venait de la ville de Kenitra, la ville où je suis né !

Ça m'a vraiment surpris. Comment c'était possible ? Même si je n'y ait pas vécu, je suis né dans cette ville et c'est là que je trouve mon jeune acteur, c'était incroyable pour moi. Dès ma rencontre avec Zakaria, j'ai compris que c'était le personnage que je cherchais. Il jouait au tennis et avait un talent inné pour la comédie. Il avait appris le tennis grâce à son père qui travaillait dans un club de tennis. Zakaria était un enfant au fort tempérament et indépendant depuis longtemps. Il possédait toutes les qualités que je recherchais. Nous étions très proches pendant la préparation et le tournage du film. Nous sommes toujours en contact depuis.

Pourquoi le choix de la ville de Casablanca pour symboliser le lieu du destin ?

Casablanca, c'est la ville moderne, c'est vraiment le poumon du Maroc, là où Marrakech est une ville traditionnelle, plus muséale. A Casa il y a un cosmopolitisme intéressant, c'est une ville monstrueuse voire violente, mais c'est aussi une ville magique. C'est une ville où tout est possible. C'est une ville à la fois que je redoute et que j'aime. Et puis Casa, la ville historique, c'est la ville légendaire, inspirante, la ville européenne avec ses quartiers d'affaire, ses grattes ciel et son architecture art déco du centre ville.



C'est aussi une ville où des enfants comme Mica doivent s'en sortir seuls et s'imposer aux autres d'une certaine manière ?

Oui, une ville avec des enfants invisibles, ignorés, abandonnés par leurs parents parce qu'ils sont trop pauvres. C'est un constat, surtout pas un jugement. Certaines situations sociales sont si dures que les parents ne peuvent plus protéger leurs enfants. Mica par exemple vient d'un monde où il est impossible de lui garantir l'école. La

question ne se pose même pas pour lui. Et plus encore, la seule chose qui s'impose à lui : c'est le travail ! C'est un enfant qui travaille dans un monde d'adultes. Et dans ces cas-là, le travail est considéré par ailleurs comme une chance ! Une chance de gagner un peu d'argent et de ne pas être à la rue sans être forcé de "brûler", comme on dit au Maghreb.

Brûler ?

Quand on dit « brûler », c'est paradoxal, mais on parle de ceux qui tentent la traversée en mer pour atteindre l'Europe. Ceux qui prennent tous les risques. "Brûler" ça se dit au Maroc, en Algérie et en Tunisie, on va "brûler", comme on « brûle » un feu rouge, comme on "brûle" ses papiers, comme on « brûle » ses doigts pour effacer les empreintes, on brûle sa vie d'avant pour traverser sans identité, sans rien. C'est prendre le risque aussi de mourir, quand c'est des enfants c'est encore plus insoutenable.

Et pour conclure ?

J'ai fait un film ouvert sur un sujet sensible et grave, mais un film plein d'espoir, il le fallait. C'est le film qu'il fallait faire selon moi.

Extrait du dossier de presse du film, interview du réalisateur Ismael Ferroukhi